

Fragments de la prose pour une cantate

Pierre DesRuisseaux

Number 53, Fall 1992

Les écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15081ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1992). Fragments de la prose pour une cantate. *Moebius*, (53), 41–44.

FRAGMENTS DE LA PROSE POUR UNE CANTATE

Pierre DesRuisseaux

Du livre au livre, il n'y a que l'image.
Où il n'y a rien pour moi : l'image silencieuse.
L'objet fournit toutes les images sauf une, sa vérité.
Ce que je perds à tous les jours : cette faculté admirable
de me cultiver.

Le sommeil n'est pas créé, il me permet de quitter mon
errance.

Dans le dialogue du silence, il y a une parole arrachée
à la parole.

Seul le livre ne me quitte jamais, puisqu'il est devenu.

Le choix de l'inimitable : tout texte récrit l'écrivain sur
la transparence de ses mots.

J'ai pu noter qu'il y a autrui et donc échange, mais non
ludique, ce qui est épouvantable. Je ne vois pas comment le
dire.

J'aimerais pouvoir disparaître comme cela, dans le vide,
en écrivant : «Toi qui t'effaces et que rien ne peut mena-
cer...»

Si je ne fais pas le choix d'autrui, je fais du moins le
choix de l'appréciation d'autrui.

Privé de liberté, qu'est-ce que je serais devenu? L'être de mes propres traits, sans doute.

La mort est affaire de langage, non de durée.

Y a-t-il un secret qui me pousse sans cesse à n'être plus que trace?

Peut-être peut-on dire quelque chose des sentiments qui s'expriment dans l'écriture, quelque chose comme : «Ils sont le fruit d'un travail aventureux».

L'éternité a-t-elle pris conscience de son dépassement en nous-mêmes?

Le sens du mot n'est jamais rien à côté de ce qu'il efface; son effondrement prolonge l'indicible, qui consacre à son tour son constant effacement.

La parole intérieure évoque l'instant qui n'a pas un sens mais qui en acquiert plusieurs au fil des expériences, trace angoissée comme ces fleurs japonaises qui deviennent gigantesques et qui éclatent.

La soif est aujourd'hui un peu moins bête. Je ferme les yeux à l'approximation, à la voix arrachée aux faits.

Le regard se jettera lentement hors de son cadre; alors tu ne pourras plus te cacher de toi.

D'un côté de la rue, un miroir reflète l'autre côté.

Une pluie soudaine voyage seule au-dessus d'un chauffeur d'autobus qui marche comme tant d'autres, parlant de ses vacances, parfois de ses enfants.

La vue est tout autre de la camionnette qui me fait rêver le temps d'une balade. Dans mon rêve entrouvert, une femme âgée devant une fleur.

Comment ne pas voir l'effarante réalité de chaque instant.

C'est aux oiseaux qu'appartient le rêve de pouvoir voler. Et soudain l'oiseau se met à battre de l'aile devant l'épaisseur de ce matin où tout n'est que bruit et pare-chocs.

Un bruit de verre

gagnait sa place au soleil
ma main écrivait un livre
par un sale temps
le papier garde sans cesse les
portes condamnées

et moi qui traînais encore d'une fenêtre à l'autre.

Chacun se noie dans l'autre. C'est pourquoi il faut avoir l'œil à la rupture.

Ô visage inattendu, d'un mot rêvé, tu innocentes tes désirs que désormais tu assumeras.

Rien n'est jamais que spectaculaire.

S'infiltrer dans le temps détruit l'ordre établi.

Il faut avoir traversé la rupture pour apprécier la colère, d'où le malaise qu'elle provoque.

Pour moi, la question a toujours été : comment se tourner vers la lumière qui nous a surpris sur son passage.

Pour mieux mourir à un certain dieu, il faut laisser sa place à la représentation de l'éternité.

Pour moi il y a une visibilité de l'illisibilité. L'image qui se refuse à la lecture.

Rien en moi n'est trop empressé. Et je revis quelqu'un que je ne connais pas. Qu'est-ce donc précisément si ce n'est un autre qui doit parler pour moi? Le thème du miroir dans toute écriture.

Chaque fois que nous passons
à côté d'un aveugle
il y a des mains
qui se rappellent du bon sens de nos mères
et sur le miroir brisé
les mauvaises herbes gagnent une à une
comme si elles avaient remporté la 6/49

Pourquoi faut-il toujours que je ressente les autres comme une douleur corporelle, une façon systématique de dire que la faute me revient?

Pourtant, le ciel est ancien et le visage des gens d'une grande beauté.

Comme d'autres spectateurs cachés, j'écris pour moi sous les peupliers. Qui pourrait me reprocher une pareille présence aux signes?

La joie d'exister est pour les oiseaux qui me survolent une sorte de détachement dans l'espace. Et le vide m'apparaît plus nettement dès lors que je songe à mes deux tourte-

relles, écrasées sous les roues d'un véhicule. Je songeais que, disparus, les oiseaux ne laissent qu'un grand silence.

Fais attention à quelqu'un d'*occupé*, l'œil fixe, il ne fait que regarder le présent.

Voir au cœur d'un temps révolu la conscience nue. Il faut comme d'autres que je ferme les yeux.

Dans le lieu public, l'étonnement vorace ajoute à la violence. Celle-là qu'on ne voit souvent que d'un côté. L'être transparait lorsque, de l'ombre, on ne tire pas sur lui. Et on voudrait se voir, s'aimer...

J'aimerais pouvoir dire : «Jamais ne s'est tue l'étoile qui me sépare d'un champ où marche l'ombre à côté de moi».

Écrire se perd entre l'enclume et le marteau. Tant de mots par *reconnaissance*. On devine le résultat.

Le mythe du pauvre : le pauvre dès lors devient possible, mais pas pour autant libre d'entraves. Tranquillement, il devient lui-même l'entrave. Engourdi, il engourdit la création. Mais l'art me rappelle à moi et à ce que je veux voir étinceler pour mon propre salut.

La télévision nous prend d'assaut jusqu'à ce que «cela soit»; c'est alors que l'illusion devient péjorative. Parce qu'il n'y a plus *mon* imaginaire qui la prolonge.

On devrait vénérer le mythe dans la vie de chaque personne. Mais chez la plupart, il est détruit très tôt, dangereux qu'il apparait pour autrui. Parce qu'il a été trop proche d'eux, qu'ils l'ont tenu et bientôt rejeté.

Chaque jour surgit plus précisément quelqu'un que je connais, cet «autre» que je peux seulement entrevoir dans l'écriture. Maintenant que vous me voyez, je revis dans cet «autre».

L'allégresse me donne l'envie des choses que j'ai écrites. En réalité, je les ai d'abord éprouvées dans le silence et c'est dans celui-ci que j'ai rêvé ce qui avait sans doute été écrit de tout temps.